

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

GAZETTE DES FAMILLES

Canadiennes et Acadiennes,

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 5. Cap Rouge, Décembre 1873. No. 3.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

SOMMAIRE :

Quinzième entretien sur la famille.—Chronique—Lawrence—
Les Canadiens aux États-Unis—Nos exilés volontaires—On
lit dans le *Nationale*—Temps durs—Les Dames du Bon
Pasteur à Quito—Trois étoiles sur l'horizon—La vie à
Frohsdorf—Noces d'or—Un protestant converti—Puissance
du prêtre en progrès agricole—Nécrologie—Les étapes d'un
pèlerin (suite).

Quinzième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

Cinquième devoir. — Du bon exemple.

Que nous serions heureux si tous les pères et mères, qui donnent mauvais exemple à leurs enfants, voulaient consacrer, au moins une demi-heure, à lire, et à méditer le trait suivant ! Ce serait une des plus belles récompenses que nous pourrions recevoir, pour les nombreuses occupations que nous nous imposons.

Au moins, pouvons nous espérer que tous ceux qui le liront en feront leur profit ? Le voici :

Dans une de nos grandes paroisses, M. le curé

préparant les enfants au grand acte de la première communion, venait d'inscrire les noms de ceux qui devaient être admis à la Table Sainte, lorsque le père d'un de ces enfants se présente à lui, et lui fait cette question : " Monsieur le curé, est-il bien vrai que mon fils est marqué, pour faire sa première communion, cette année ? "

— " C'est très vrai, lui répond le pasteur ; d'ailleurs, voici ce qui m'a décidé à en agir ainsi : votre enfant, tout imparfait et ignorant qu'il soit, a quinze ans ; et au lieu de s'améliorer et de s'instruire, je m'apperçois qu'il avance à grands pas, dans les mauvaises habitudes, et qu'il n'apprend rien du tout. Si j'attends encore une année, il n'y aura plus moyen d'en rien faire. "

— " Vous êtes bien bon, Monsieur le curé, mais, suivant moi, c'est une bonté mal placée. Il est bien vrai que mon garçon a quinze ans, et qu'il a déjà passé l'âge requis pour cette grande action ; mais, c'est inutile d'y penser ; vous ne viendrez jamais à bout de le préparer, au moins pour cette année, à faire dignement sa première communion ; car, si vous saviez comme il est déjà savant, dans le mal ! Il n'a continuellement sur les lèvres, et dans la bouche, que des blasphèmes et les plus mauvaises paroles ; il ne prie jamais le bon Dieu ; il manque presque toujours les offices des dimanches et des fêtes. Il fréquente ce qu'il y a de plus débauché dans la paroisse ; et surtout, il n'a aucun respect ni pour sa mère, ni pour moi. Il refuse constamment de m'obéir ; il va jusqu'à "

se moquer de moi, à me contrefaire, n'importe devant qui !”

Ce pauvre homme allait continuer à dévoiler, de plus en plus, les défauts de son malheureux fils, lorsque son bon curé l'arrête tout court, pour lui dire :

“ Mon bon ami, en voilà assez, sur le compte de votre pauvre enfant ; maintenant, un petit mot, à nous deux. Dites moi, croyez-vous de bonne foi que votre fils soit obligé de vous aimer, de vous respecter et de vous obéir ?

A ce propos, notre homme reprend sur un ton très élevé, et presque en colère : “ Mais, Monsieur le curé, quelle question me faites-vous donc là ? N'est-ce pas ce que vous prêchez tous les dimanches ? Et d'ailleurs, le quatrième commandement de Dieu : *Pères et Mères tu honoreras, etc.*, est-il changé ?

“ Non, lui dit son excellent curé, en souriant ; et je vois avec plaisir que vous en parlez en père qui connaît ses droits sur son fils, et qui n'est nullement déterminé à les abdiquer. C'est bien ! c'est très-bien ! et je vous fais sur ce point, mon compliment bien sincère. Cependant, vous me permettrez de faire à cet égard, une observation très simple et très juste ; la voici : outre le quatrième commandement de Dieu, que vous connaissez si bien, et que vous appréciez à son véritable point de vue, quand il s'agit des droits qu'il vous confère sur votre fils, il y a encore neuf autres commandements de Dieu qui, ainsi que les commandements de l'Eglise, obligent tous les chrétiens envers Dieu et en vers l'Eglise, comme le quatrième

oblige les enfants envers leurs parents. Ainsi, les droits que Dieu et l'Eglise ont sur vous, sont plus stricts et plus rigoureux encore, que ceux que vous avez sur votre fils; car, Dieu et l'Eglise sont pour vous bien plus, que vous n'êtes vous-même, pour votre fils.

Or, je vous le demande; respectez-vous les droits que Dieu et l'Eglise ont sur vous, comme vous désirez que votre fils respecte les droits que vous avez sur lui? Par exemple, le premier commandement de Dieu vous ordonne de l'adorer. Eh! bien, savez-vous seulement ce que c'est que d'adorer Dieu? Le second vous défend de blasphémer, et cependant, tous les jours vous blasphémez des milliers de fois, au grand scandale de vos voisins, et surtout de votre fils. Quant à l'Eglise, comment la respectez-vous? Est-ce en profanant les dimanches et les fêtes, par un travail qui vous est défendu, et par toutes sortes de désordres? Ne mangez-vous pas gras, les jours d'abstinence? Ne violez-vous pas encore très souvent les autres commandements de Dieu et de l'Eglise?

“ Ecoutez, mon brave homme, si voulez que votre enfant remplisse exactement ses obligations à votre égard, commencez par remplir vous-même, avec une grande exactitude, vos obligations envers Dieu et l'Eglise. Si vous voulez que votre enfant respecte mieux vos droits sur lui, commencez par respecter un peu vous-mêmes les droits de Dieu et de l'Eglise sur vous.

Mais, quand vous violez si facilement les droits que Dieu et l'Eglise ont sur vous, pouvez

vous trouver mauvais que votre fils fasse peu de cas de ceux que vous avez sur lui ? Et, si vous ne respectez ni Dieu, ni son Eglise, ne soyez pas si étonné, et surtout, si mécontent, de ce que votre enfant n'a aucun respect pour vous."

Ces observations si simples, mais si justes et si énergiques de ce bon pasteur, furent comme un coup de foudre, pour le pauvre homme, aussi, il en fut comme étourdi ; et resta quelque temps sans parole. Après s'être remis un peu, il lève les yeux, avec timidité, sur son curé, et lance un regard qui semble implorer sa miséricorde ; et balbutie ces mots ; " Ah ! Monsieur le curé ! Vous me donnez là une fameuse leçon, à laquelle j'étais loin de m'attendre, et à laquelle aussi, je n'étais nullement préparé ! Combien je vous remercie, pour m'avoir si bien dit mon fait ! Vous allez voir comme tout cela m'a pris au cœur ! A tantôt, Monsieur le curé, je serai bientôt ici avec mon enfant, et ce ne sera pas pour rien."

Un instant après, ce père de famille rentrait chez lui, et rencontrant son enfant sur la porte de sa maison, il le fait entrer dans sa chambre, et après avoir essuyé de grosses larmes, il lui fait le récit de tout ce qui vient de se passer entre lui et son curé, et termine cette intéressante narration en lui disant :

" Ainsi, mon pauvre enfant, tu as été un mauvais fils, parce que j'ai été pour toi un mauvais père. Mais, dès aujourd'hui je vais devenir pour toi un bon père ; et toi, mon enfant, j'en suis sûr, tu deviendras pour ta mère et moi un

bon fils. Jusqu'ici, nous avons exécuté ce proverbe ; *tel père, tel fils* ; mais, dans le mauvais sens ; mais, dès ce moment, nous allons commencer à le vérifier, dans un sens plus honorable et plus fructueux pour nous. Je serai un père chrétien ; tu seras un fils soumis, obéissant et respectueux.

Deux heures plus tard, le père et le fils étaient en présence de leur pasteur, renouvelaient les promesses qu'ils s'étaient faites l'un à l'autre ; et deux jours après, le fils faisait sa première communion, et le père communiait à ses côtés, avec les sentiments d'une véritable piété.

En mil huit cent cinquante-huit, un samedi, nous nous rendions dans une paroisse assez considérable, pour y prêcher le lendemain sur les devoirs des parents envers leurs enfants : Le trajet se faisait dans les chars. A peine y fûmes-nous installés, que deux hommes et une femme vinrent se placer sur des sièges qui avoisinaient celui que nous occupions. Aussitôt que la locomotive fut en mouvement, une conversation très animée s'engagea entre nos voisins. Le sujet était sur les jeunes gens et les enfants de notre époque. A les entendre, aujourd'hui les enfants sont tous, dès leur plus tendre enfance, de très mauvais sujets. " Pour moi, disait la femme ; j'en ai cinq, et ce sont de véritables diables. Deux sont déjà établis ; ils sont fort à l'aise, et cependant, ils n'ont pas plus d'égards pour moi que pour une étrangère. J'en ai encore trois à la maison, qui m'abreuvent de chagrins, par leur insubordination et leur ingratitude ; et quand ils seront grands, j'en suis sûre qu'ils

n'auront pas plus de respect et de reconnaissance que les deux autres.

Comme ce discours qui se faisait à très haute voix, n'édifiait personne, nous nous permîmes de l'interrompre, en disant à cette *babillarde* insatiable : Madame, permettez-moi d'ajouter un petit mot à votre entretien : Savez-vous qu'en disant tant de mal de vos pauvres enfants, vous êtes loin de faire votre éloge ? Car, vous devez savoir que les enfants sont ordinairement ce que les parents les font ; et si les vôtres sont tels que vous nous le dites, c'est que vous les avez fort mal élevés." Quoique ces paroles parurent suffire pour abattre le caquet de notre grande parleuse, cependant, elle se sentit tellement piquée, qu'elle crut devoir nous répliquer dans les termes suivants : " Monsieur, apprenez que je suis restée veuve très jeune, et que j'ai été obligée de prendre un petit commerce, et de travailler comme une mercenaire, pour faire vivre mes petits enfants ; je suis la plupart du temps hors de chez moi : que pouvais-je faire de plus ? "

-- Madame, reprîmes-nous, nous ne mettons nullement en doute la peine que vous avez eue, pour nourrir vos enfants ; nous croyons que vous avez fait tout ce qu'il fallait pour cela ; et cependant, dans tout ça, votre mérite n'est pas aussi grand que vous paraîsez le croire ; car, vous savez que les animaux les plus féroces mêmes, nourrissent leurs petits, avec un très grand soin. Mais, vous aviez à remplir envers vos enfants un devoir bien plus important que celui-là : c'était de les instruire de leurs devoirs religieux,

et de leur donner vous-même l'exemple de la pratique de toutes les vertus chrétiennes. L'avez-vous fait ?”

A cette question, celle dont la langue était si bien déliée, ne trouva pas un mot à répondre, et le rouge lui monta jusqu'aux yeux. Pour interrompre un silence qui paraissait lui peser comme une montagne, nous reprîmes : “ Madame, pardonnez-nous, si nous allons si loin, car c'est vous, par les indiscretions dont vous vous êtes rendue coupable à l'égard de vos enfants, qui nous avez autorisé, à vous faire un petit bout de leçon. Je dois donc vous dire, que si vous aviez élevé vos enfants chrétiennement, ils sauraient aujourd'hui, que c'est pour eux une obligation sacrée de vous aimer, de vous respecter, de vous obéir, et de vous assister, si vous êtes dans le besoin. Mais, si vous les avez laissés grandir dans l'ignorance des grandes et importantes vérités de la religion, et surtout, si vous les avez mal édifiés par votre conduite ; ne trouvez pas trop mauvais qu'ils vous imitent, en méconnaissant tous leurs devoirs à votre égard. De même qu'on ne peut pas raisonnablement se fâcher de voir qu'une épinette ne donne ni pommes ni prunes ; non plus qu'un chardon ne porte des roses ; ainsi, on ne peut pas plus raisonnablement se fâcher, ni même s'étonner de ce que des enfants mal élevés se conduisent mal.”

A tout cela, la pauvre femme ne répondit mot, et force fut de changer le sujet de la conversation.

Arrivé à notre destination, nous racontâmes

au vénérable curé de la paroisse le petit sermon aigre-doux que nous avions fait dans les chars. Il prit d'autant plus d'intérêt à notre récit, que la femme à qui nous avions ainsi répliqué, était de sa paroisse. Quand nous eûmes fini, il nous dit : Monsieur, vous avez fait un coup d'or, et jamais vous ne frapperez plus juste. Imaginez que les plus grands déboires que j'ai eu, depuis un certain nombre d'années viennent d'elle. C'est une langue de vipère. Rien de surprenant qu'elle méprise ses enfants ; elle en a fait autant envers son père et sa mère. Personne n'échappe à sa dent acérée. Et, qu'elle conduite elle tient chez elle, bon Dieu !..... Prions pour cette malheureuse, qui est la cause de la perte d'un grand nombre de jeunes gens, dans ma paroisse. Ses enfants, qui n'ont reçu d'elle que le mauvais exemple, ont cependant, malgré leur mauvaise éducation, meilleur cœur qu'elle.

Que les pères et mères retiennent bien ceci : la plupart des parents qui se plaignent de leurs enfants, sont ordinairement dans le cas de la malheureuse dont nous venons de parler. Ils se plaignent de leurs enfants, tandis qu'ils ne devraient se plaindre que d'eux-mêmes.

— ooo —

CHRONIQUE.

UN REVE QUI EST UNE PEINTURE FIDELE DE LA
RÉALITÉ.

Un voyageur qui avait à traverser une vaste forêt, accablé de fatigues, s'endormit au milieu de sa course sur le bord d'un clair ruisseau. Aussitôt que

le sommeil eut fermé sa paupière, un immense tableau, qui offrait les plus grands contrastes, vint frapper son regard. L'humanité entière, toutes les parties du monde étaient dessinées en traits frappants, et entr'autres mille choses, voici ce qui attira le plus son attention. Il aperçut sur un trône, qui dominait plusieurs autres trônes, un vieillard de l'aspect le plus vénérable, qui avait les pieds sur la terre, mais, dont la tête atteignait les hauteurs du ciel. Cet être avait un aspect céleste, et paraissait plus tenir de l'archange que de l'homme. Sa conversation était avec Dieu ; il prenait sans cesse conseil de son infini sagesse.

Quand ce vieillard rapportait ses regards sur la terre, c'était pour sécher les larmes de ceux qui pleuraient, soulager ceux qui souffraient, consoler ceux que la douleur accablaient, et montrer à tous la voie du bonheur. Sa voix était suave comme une mélodie, douce comme le miel ; ses conseils sages comme ceux de l'ange. Sa main ne se levait que pour bénir ; sa bouche ne s'ouvrait que pour pardonner.

Aussi, accourait-on à lui des extrémités de la terre, et l'environnait-on du plus profond respect, et de la plus sincère affection. Le peuple qui se pressait autour de son trône, était le peuple de son cœur. Son front était calme, son regard plein de félicité et il paraissait complètement satisfait de tout ce qui lui arrivait. Il rendait à son souverain bénédiction pour bénédiction, reconnaissance pour tous les bienfaits qu'il en recevait. C'était dans la force du terme, le royaume de Dieu, autant qu'il existe dans le monde. et il suffisait de contempler un pareil spectacle, pour éprouver le plus ardent désir d'appartenir à cette famille d'élus.

En face de cette scène si bien faite pour jeter l'âme qui la contemplait, dans un océan de délices, se dressait une femme hideuse, une véritable furie ; elle avait la voix rauque, saccadée, discordante. Elle était

haute de taille, elle avait le front chargé d'audace et d'immodestie, la démarche libre et sans frein, l'œil hagard et enflammé, la bouche pleine de fiel et de rage, la chevelure en désordre. Elle ne proférait que ces cris épouvantables : *Guerre, sang, carnage, mort ! Guerre à Dieu, à la société qu'il a établie !* Répandons le sang de ceux qui sont à la tête des peuples, et qui se disent leurs maîtres ! Semons le carnage sous chacun de nos pas ! Guerre à l'ordre, à tout ce qui vient du ciel !

Et dans son fol orgueil, elle ajoutait : "accourez à moi, vous tous qui voulez être libres et jouir de la vie. Courons sus aux tyrans ; appelons l'enfer et tous les démons à notre secours, pour renverser de son trône ce vieillard, qui tient l'humanité sous son sceptre de fer." A cet instant une voix forte se fit entendre, et proféra cette parole : "Imposture diabolique ; mensonge éhonté ! Ce vieillard que vous peignez sous les couleurs les plus sombres, est doux comme l'agneau, bienfaisant comme un ami de Dieu. Il rend heureux tous ceux qui le suivent." Cette bouche si pleine de sagesse ne put en dire d'avantage ; car, à un signal donné par la furie, ce courageux soldat d'un si vaillant général fut mis en pièces.

Les foules aveuglées par le prestige que cette femme savait exercer sur elles, et par les promesses trompeuses qu'elle faisait à ceux qui voulaient se constituer ses esclaves, se pressaient sous son drapeau ensanglanté. Des trônes mêmes que dominaient celui du vieillard, se levaient des manequins, ornés des insignes de la royauté ; et eux aussi, dans leur délirant aveuglement, poussaient ce cri de rage : *Guerre à ce potentat qui se dit notre roi. Mort à ce cruel tyran !*

Aussitôt, des hurlements épouvantables s'échappèrent de toutes les poitrines, ébranlèrent la terre, et parurent glacer tous les éléments d'horreur.

Notre voyageur fut tellement épouvanté de ce vacarme infernal, qu'il se réveilla en sursaut, se croyant environné de bêtes féroces, d'assassins, de meurtriers et de tous les démons de l'enfer.

Il avait tant souffert, pendant cette dernière partie de son rêve, qui n'était rien moins qu'un affreux cauchemar, qu'il fût près de deux heures à rappeler le calme dans son esprit.

Quand il put se rendre compte de ce qui venait de se passer, il se dit : voilà bien la fidèle histoire des temps actuels ; en effet comment ne pas reconnaître, traits pour traits, dans ce vénérable vieillard, l'ange protecteur de l'humanité, le Grand Pie IX, qui communique la vraie lumière, la véritable vie à tous ceux qui prêtent l'oreille à ses oracles, à ses divins enseignements ! Qui est grand comme lui ! Qui est saint comme lui ! Qui est paternel et miséricordieux comme lui ! Enlevez-le du milieu de son peuple, et la terre va s'abymer !

Comment ne pas reconnaître encore sous les traits de cette femme hideuse, cette fille de satan, qu'on appelle la révolution. Son audace, sa parole hypocrite et menteuse, son amour du sang, de la ruine et du carnage, ne nous la peigne que trop bien.

Mais ce qui doit porter la désolation dans toutes les âmes honnêtes, c'est que la puissance de cette femme de l'iniquité, de cette grande prostituée est aujourd'hui presque sans limites. Partout, elle trouve de nombreux adeptes, et les rois qu'elle veut détrôner, accourent à sa suite, comme ses plus viles esclaves. Elle règne aujourd'hui sur tous les points de la terre, pour y exercer la plus cruelle tyrannie. Mais, c'est au chef de la religion catholique, c'est à l'église de Dieu, qu'elle fait la guerre la plus cruelle. A Rome, elle tient Notre Père, dans les fers, elle dépouille les religieux, les servantes de Dieu, les jettent sur la voie publique. En Allemagne, elle persécute les évêques, les met en prison, les con-

damnent à de fortes amendes. En Suisse, elle chasse les pasteurs de leurs églises, profane les temples, accumule sacrilèges sur sacrilèges. En France, elle menace de ramener les jours sanglants de '93 et de la Commune. Aussi puissante, elle ne s'arrêtera pas en si beau chemin, et la fin de la présente année, pourrait être souillée par des forfaits et des abominations qui laisseront dans l'ombre, les âges qui ont glacé l'humanité de stupeur, tout en la couvrant d'un affreux manteau de déshonneur.

Ah ! si jamais la prière est devenue d'une nécessité absolue, c'est bien dans le temps actuel. Prions, prions, avec autant de ferveur que nous prions à l'heure de la mort. Prions pour l'Eglise, prions pour Notre Saint Père le Pape, prions pour la société, pour le monde, qui court à l'abîme, en fermant obstinément les yeux. Prions pour nous-mêmes, afin d'éloigner du milieu de nous, cette hideuse révolution, qui est le plus terrible ennemi de la société moderne.

O Sacré Cœur de Jésus, ayez pitié de nous ; protégez-nous. O Marie conçue sans péché. Grand St. Joseph, Bonne Ste. Anne, priez pour l'Eglise, son vénérable Chef, et pour le Canada.

—ooo—

Lawrence, Massachusett's.

Comme nous reproduisons aujourd'hui plusieurs articles qui nous peignent, en termes saisissants la triste situation d'un grand nombre de nos compatriotes, qui ont émigrés aux Etats-Unis ; pour tempérer la douleur que cette sombre peinture doit produire dans nos cœurs, nous allons faire connaître le zèle religieux dont sont animés les Canadiens-Français, lorsqu'ils ont le bonheur d'avoir à leur tête des

prêtres de leur nationalité. Nous le savons déjà, à Worcester, et dans beaucoup d'autres endroits, nos nationaux se sont imposés les plus grands sacrifices, pour élever de magnifiques églises à la gloire de Dieu et de leur religion; et ce n'est pas trop dire, que d'avancer que leur générosité a souvent dépassé ce que nous avons vu comme le plus digne d'éloges en Canada. Lawrence, qui renferme quatre cent cinquante familles Canadiennes, vient encore de nous donner un exemple que nous devons nous efforcer d'imiter, chaque fois que l'on fera appel à nos sentiments religieux, et que l'on exigera de nous des sacrifices, pour la gloire du Seigneur notre Dieu. Voici les détails que nous transmet à ce sujet et sur cette localité, un canadien qui y réside depuis quinze mois.

“ Monsieur, écrit-il, daignez donc rappeler, dans votre excellente *Gazette des Familles*, à nos chers compatriotes du Canada, le souvenir des leurs qui sont ici en grand nombre, et qui mettent tout leur bonheur à conserver précieusement les pieuses instructions qu'ils ont reçues sur les genoux de leurs mères, et à garder intactes les saintes traditions qu'ils ont recueillies au foyer paternel, et de la bouche des vénérables pasteurs, qui les ont régénérés dans les eaux du baptême, qui les ont admis, pour la première fois, au Banquet Divin, et qui comme autant d'anges gardiens, ont guidé leurs pas, dans le sentier de la vertu. Oui, assurez nos parents, nos amis de chez vous, que nous avons emporté dans notre exil, l'amour de la religion qui adoucit les peines de la vie, et qui conduit à la bienheu-

reuse éternité ; et que nous sommes prêts à nous imposer tous les sacrifices, pour implanter dans le cœur de nos chers enfants cette sainte religion. Vous avez besoin de leur donner cette assurance ; car, l'intérêt que nous portent nos frères, a pu leur faire croire que nous étions venus ici, pour suivre les errements d'un grand nombre de compatriotes qui nous ont devancés sur la terre étrangère. Comment aurions nous pu imiter les fautes de ces devanciers, nous qui avons appris la honte et le déshonneur qu'ils ont attirés sur le nom canadien ; nous encore que Dieu a favorisé d'une manière toute spéciale, en nous donnant un pasteur de son choix, et de notre nationalité ?

Écoutez les détails que j'ai à vous donner, et vous comprendrez que nous sommes, sous tous les rapports, les enfants gâtés de la Divine Providence.

D'abord, Lawrence est la ville qui souffre le moins de la crise actuelle, vu la richesse de ses manufactures. Elle l'emporte même en prospérité sur Lowell, qui jouit d'une si grande réputation. Il y a ici 40,000 âmes ; 4 églises irlandaises catholiques, dont une est peut être la plus riche, et la plus belle de tous les États-Unis. Il y a aussi plusieurs églises protestantes.

Les familles Canadiennes sont au nombre de 450 ; et la presque totalité ressemblent aux meilleures familles de notre chère patrie.

Tout se fait comme en Canada, au point que nous sommes souvent portés à croire que nous sommes encore chez nous. Nous prenons tous les moyens de resserrer les liens qui nous unis-

sent. A la voix de notre curé, nous avons formé une société de St. Jean-Baptiste qui ferait honneur aux grandes paroisses des diocèses de Québec, Montréal, Trois-Rivières, St. Hyacinthe et Rimouski.

Nous avons encore une société de St. Joseph, qui produit les plus heureux résultats religieux et temporels. Elle a formé à ses frais, une bande de musique que nous envient nos amis les Américains.

Quelques mots maintenant de notre magnifique église :

Lorsque les Canadiens de Lawrence se sont crus assez nombreux pour former une congrégation ou une paroisse, ils ont fait l'acquisition d'une église protestante, qu'ils ont convertie en temple catholique ; mais bientôt, ce local devint insuffisant ; et lors de l'arrivée du révérend M. Michaud au milieu de nous, notre vénérable évêque ordonna de la revendre et de bâtir ailleurs. Aussitôt, un terrain fut acheté, dans le plus bel endroit de la ville, pour y asseoir la nouvelle église. On fit aussi l'acquisition d'une maison, pour servir de presbytère. Le tout coûta douze mille piastres.

Imaginez les sacrifices qu'il nous a fallu nous imposer, pour payer cette dette préliminaire, et pour bâtir ?

Il y a à peine quinze mois que nous sommes à l'œuvre, et notre temple sera logeable en juin prochain. Quand il sera terminé, il ne coûtera que la bagatelle de quarante mille piastres. Aussi, n'en doutez pas, elle fera honneur à notre sainte religion.

Pour subvenir à tant de dépenses ; nous avons nos contributions particulières, les revenus des bancs, qui donnent par an, deux mille cinq cents piastres ; et nous venons de terminer un bazar, qui nous a rapporté, bel et bien, trois mille piastres !

La quête de chaque dimanche s'élève au moins à dix piastres, et celle en faveur des âmes du purgatoire à soixante piastres.

Notre église est dédiée à la Bonne Ste. Anne et nous nous en réjouissons grandement ; car, tous nous avons apporté ici la plus entière confiance en cette Mère bénie de la Très-Sainte Vierge. Lawrence est aujourd'hui un lieu de pèlerinage pour tous les Canadiens des Etats-Unis ; et le 26 juillet de chaque année, nos compatriotes des villes voisines, et des lieux mêmes très-éloignés accourent en foule. Cette belle fête nous reporte encore au Canada, et nous rappelle ces nombreux pèlerins qui se transportent à la Bonne Sainte-Anne de Beaupré, ou à d'autres sanctuaires vénérés consacrés à cette grande thaumaturge. Et, soyez-en certain, ce précieux souvenir, fait répandre d'abondantes larmes. Et pardonnez-moi, si en vous écrivant ces lignes, je vous avoue que mon âme est sensiblement émue, en me rappelant les témoignages de piété dont j'ai été l'heureux témoin, chez vous comme ici.....

Nous avons aussi des reliques de la Bonne Ste. Anne, et après les sacrements de l'Eglise, nous pouvons affirmer que c'est là notre plus précieux trésor.

Je n'ai encore rien dit de la reconnaissance

que nous devons à notre bien aimé curé, le Révd. M. Michaud, car je crains que ces lignes ne tombent sous ses yeux, et sa modestie serait blessée de tout ce que je pourrais dire d'élogieux à son adresse. Cependant, je ne puis me défendre de vous avouer qu'il fait un bien immense ici, que nous lui devons tout ce qu'il y a de fait pour la gloire de Dieu et qu'il est le lien qui nous unit tous si fortement, que nous ne formons qu'un cœur et qu'une âme, pour opérer le bien, et en attirer la gloire sur le nom Canadien. Aussi, il faut voir le respect et l'affection que tous lui portent. Permettez que je termine, par un entrefilet emprunté à l'*Aigle*, journal protestant qui se publie dans notre ville : " l'Eglise catholique française sera bientôt terminée. Tout y est si bien coordonné, que les travaux seront poursuivis pendant tout l'hiver, si la saison n'est pas trop défavorable. Le Révd. M. Michaud, prêtre Canadien-Français plein du plus beau zèle, a la satisfaction de voir ses nobles et généreux efforts secondés par ses paroissiens.

" Il n'y a qu'une voix pour acclamer l'énergie du Rév. M. Michaud et la générosité des catholiques qui secondent de leurs abondantes offrandes toutes ses entreprises. "

Si la vérité amènent sur les lèvres de nos frères séparés des éloges si bien mérités, imaginez ce que nous pouvons penser nous mêmes du mérite que notre pasteur s'est acquis, à notre égard.

Monsieur le rédacteur, je dois déclarer à mes concitoyens que mon but, en racontant ce qui se fait ici, n'est pas de les engager à venir nous

rejoindre. Au contraire, tout mon désir est de voir les Canadiens demeurer chez eux, quoique nous soyons des plus favorisés, ici, à Lawrence, si notre nombre allait s'accroître considérablement, nos ressources diminueraient, puisque nous aurions à partager entre plusieurs, ce qui suffit pour mettre nos familles à l'aise. Puis, quand nous voyons ce qui se passe ailleurs, dans la plupart des grandes villes, quand nous apercevons des compatriotes travailler comme des mercenaires, et ne manger que le pain de la misère, comment ne pas leur dire : restez au foyer paternel, demeurez à l'ombre de l'Église qui vous a vu naître. !...

Que Dieu bénisse vos publications, la Gazette des familles et les Annales, afin qu'elles trouvent accès dans les familles Canadiennes de chez vous, et dans celles d'ici.

Un Canadien, ami de son pays.

Lawrence, 17 novembre 1873.

— 000 —

Les Canadiens aux États-Unis.

Nous lisons dans le *Nouveau-Monde* :

La crise financière qui règne depuis deux mois aux États-Unis, a produit les résultats les plus désastreux pour l'industrie chez nos voisins. Un très grand nombre de fabriques sont fermées; les autres ont réduits de moitié le nombre de leurs ouvriers, et ceux qui restent, ne travaillent que trois jours par semaine à prix réduits.

On peut calculer qu'un demi million au moins d'ouvriers sont actuellement sans travail, au dé-

but d'un hiver rigoureux, et sans espoir d'un changement prochain de situation. Cet état de choses est affreux, et promet aux classes industrielles une saison de souffrance sans exemple.

Nous apprenons — et il ne pouvait en être autrement — qu'une multitude de canadiens-français qui avaient émigré ont repris le chemin de la patrie, et qu'un bien plus grand nombre reviendraient, s'il trouvaient des facilités de s'établir et de gagner honorablement leur vie.

C'est le moment où jamais, pour nos gouvernants et pour nos sociétés de colonisation de faire un effort pour regagner cette population qui nous apporte des Etats-Unis des connaissances que nous pourrions utiliser avec profit, pour notre avenir industriel. Il n'est pas nécessaire de s'étendre longuement là dessus. Tout le monde comprend l'importance de nous attacher une population homogène, qui a notre langue, notre religion, nos mœurs et notre sang. C'est à proprement parler, la seule que nous puissions désirer d'obtenir.

Mais, il ne suffit pas de signaler une œuvre que tout le monde s'empresse de bien accueillir, et sur laquelle on a beaucoup écrit et parlé depuis quinze ans. Encore faut-il aviser aux moyens de la faire réussir.

Les deux gouvernements envoient, à grands frais, en Europe des gens chargés de faire connaître aux étrangers les avantages que nous offrons aux émigrants; une partie de leur passage est payée à tous ceux qui consentent à venir vivre au milieu de nous. Après des mois de travail, on réussit à décider quelques douzaines d'indi-

vidus à prendre le chemin du Canada, et l'on se félicite d'avoir si bien réussi.

Eh ! bien, il y a près de nous, à quelques milles de notre frontière, des milliers d'hommes qui ne demandent qu'un peu d'aide et de bon vouloir de notre part. Ce sont nos frères et nos amis. Pourquoi ne pas dépenser pour les ramener au moins les sommes que l'émigration européenne nous coûte annuellement ; pourquoi ne point donner à nos compatriotes des Etats-Unis l'aide et la protection que nous accordons si volontiers aux autres ?

Nous avons tout à y gagner, matériellement et politiquement. N'oublions pas que le nombre est aujourd'hui la base de la représentation et conséquemment de l'influence. C'est donc à une œuvre éminemment patriotique, que nous convions nos hommes d'état, tant du Parlement fédéral que de la législature locale.

Et si l'on objecte la difficulté du défrichement dans notre province, nous signalerons les prairies de Manitoba, si riches qu'elles le disputent avec avantage aux Etats les plus fertiles de l'Ouest américain. Il y a là une population française qui vient d'être trahie par un homme qu'elle avait élevé aux honneurs publics, dont l'existence est mise en danger par l'action d'un Juda. Cette population parle notre langue, pratique notre religion, partage nos affections. Elle compte sur nous pour la sauver du danger imminent auquel elle est exposée. Nous pouvons lui prêter l'assistance dont elle a besoin, en dirigeant de ce côté un flot bien nourri d'émigration, qui la retrempera, et lui permettra de maintenir

la balance avec la population d'origine anglo-saxonne.

Les français de Manitoba sont non alliés naturels. Si la province de Québec veut sauvegarder son autonomie, elle doit faire énergiquement la lutte en dehors de ses frontières, et ne jamais reculer, quand il s'agit de prêter main-forte à un français ou à un catholique.

Plus son influence se fera sentir à l'extérieur, plus elle se fera d'alliés, plus sa position sera forte et inattaquable. Nous avons tout autant d'intérêt à fortifier Manitoba que Québec même, et le jour où nous serons indifférents au sort de nos compatriotes et de nos coreligionnaires des autres provinces, nos jours seront comptés et notre fin sera proche.

Il conviendrait donc que les gouvernements profitassent de la crise actuelle pour rapatrier les canadiens émigrés, et qu'une organisation puissante les dirigeât à la fois sur la province de Québec et celle de Manitoba, suivant la préférence des nouveaux arrivants. Le clergé a sa place marquée dans un pareil mouvement, et il ne manquera pas de la remplir avec honneur.

— 000 —

Nos exilés volontaires.

Un agent de la compagnie du Vermont Central nous informe que le nombre des canadiens-français, qui reviennent en ce moment des Etats-Unis par cette ligne, est très-considérable.

Plusieurs convois sont arrivés à Montréal la semaine dernière, ayant chacun jusqu'à dix chars remplis de Canadiens. La plupart d'entre

eux ont été forcés de quitter les manufactures par le chômage.

Sept cent ont quitté Waltham. De huit cent, qui se trouvaient dans le New-Jersey, il n'en reste pas la moitié.

Les Canadiens partent en grand nombre d'une foule d'autres villes de la Nouvelle-Angleterre.

On lit dans l'*Avenir National* :

On se plaint partout de la dépression des affaires. Dans la ville de New-York, au-delà de 30,000 ouvriers sont sans ouvrage. La situation est encore pire à Philadelphie. Les manufactures se ferment sur tous les points du pays, parceque les banques ne veulent pas avancer les fonds nécessaires.

A TROY.

Les opérations dans les fonderies, les manufactures d'acier, de poêles, de chemises et collets, ne sont pas entièrement suspendues, mais on réduit considérablement le temps du travail ainsi que le nombre des mains. On annonce aussi que plusieurs établissements se proposent de réduire les salaires de 15 pour cent.

WEST TROY.

Les affaires à cet endroit sont à peu près dans le même état qu'à Troy. Dans certaines manufactures, les hommes ne travaillent que la moitié du temps. Il n'y a qu'à l'arsenal où l'activité est restée la même. On y confectionne actuellement des accoutrements d'infanterie, ce qui donne ds l'emploi à une centaine d'hommes.

LANSINGBURGH.

La plupart des manufactures ici sont en activité, mais la gêne y règne comme partout ailleurs. Le commerce sommeille et la collection est infaisable.

WATERFORD.

La fonderie Eady, les usines de Gage et Fils, les moulins d'Alaska, de Massasoit, d'Hobroyd, de King, de Burton, de Dodge, de Gilbert, de Murdock et Chrechtou, de Powell et Van Cleet ne marchent que huit et neuf heures par jour.

GREEN ISLAND.

Environ soixante hommes sont maintenant employés à la fonderie de M. L. Filley, sans réduction d'heures. Les travaux sont entièrement suspendus chez Gilbert Bush et Cie.

COHOES.

On a retiré l'eau des canaux pour une huitaine de jours afin de les nettoyer et les réparer, ce qui explique la fermeture générale de toutes les fabriques. D'un autre côté, il y a aussi à cet endroit une véritable crise. On ne peut faire rentrer les fonds. L'argent est introuvable, et les patrons n'en peuvent trouver assez pour payer leurs hommes. Les Harmony Malls les plus considérables du monde, et qui sont érigées dans une demie douzaine de villages sur les bords de l'Hudson, emploient dix milles personnes et ce nombre d'employés gagne cent vingt mille piastres par semaine. La difficulté de se procurer des fonds a obligé ces établissements de suspendre leurs opérations, et on ne

sait pas au juste quand ils pourront se rouvrir. Quelques uns disent qu'ils reprendront le travail dans une huitaine de jours, d'autres pensent que cela n'arrivera pas avant un mois.

Les manufactures de coton sont presque toutes fermées. La plupart des fabriques de laines marchent encore. Le moulin laminoir, la fonderie, l'atelier aux machines, le nut factory, le Knitting needle factory et le straw board mill, le glaning mill, le gas pipe company étaient tout en mouvement jusqu'à ces derniers jours, mais ils ont dû fermer comme tous les autres, par suite du retrait des eaux du canal Harmony. En résumé, on compte qu'il n'y a pas moins de 13,000 personnes sans emploi à Cohoes à l'heure qu'il est.

— 000 —

Temps durs.

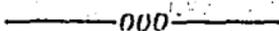
On lit dans le *Foyer Canadien* publié à Worcester, E.-U., le 10 Novembre 1873.

Plus de 20,000 employés de manufactures dans le Connecticut sont actuellement sans ouvrage. Dans les autres états, la plupart des manufacturiers ont aussi suspendu ou parlent de suspendre leurs travaux. Il est à craindre que la crise ne se prolonge jusqu'après l'ouverture du congrès. Les hommes d'affaires ne semblent pas disposés à faire des investissements d'aucun genre, avant que les vues financières du congrès soient connues, et qu'on puisse en calculer la portée.

La reprise des paiements en espèces devient chaque jour de plus en plus probable dans un

avenir très prochain. Beaucoup de maisons de commerce ont déjà commencé à recevoir les *greenbacks* au pair de la monnaie d'argent.

Nous ne saurions trop recommander à nos compatriotes d'économiser plus que jamais, et de se contenter de gagner peu plutôt que pas du tout, car la crise actuelle pourrait durer longtemps.



Les dames du Bon Pasteur à Quito.

On se rappelle qu'il y a deux ans, six religieuses du Bon Pasteur de Montréal partaient, avec la bénédiction de Monseigneur leur évêque, pour aller fonder une maison de leur ordre à Quito, capitale de l'Equateur. Nos bonnes sœurs étaient appelées dans ce lointain pays, par le religieux et distingué Président de la République, qui faisait lui-même les frais de la fondation.

On ne connaît guère parmi nous la catholique patrie de la B. Marie-Anne de Jésus, surnommée le Lis de Quito. Le peuple espagnol de l'Equateur mérite pourtant d'être cité comme un modèle. Son gouvernement est probablement le plus catholique du monde : c'est le seul qui ait officiellement protesté contre les violentes usurpations de Victor-Emmanuel : le seul qui reconnaisse la véritable religion comme la seule religion de l'Etat ; le seul peut-être qui met aujourd'hui son influence et ses deniers au service de la Religion, pour aider les missionnaires

à répandre l'Évangile, et les communautés religieuses à cultiver la vertu dans les cœurs. Une des importantes améliorations introduites dans le système correctionnel de l'Équateur, a été la substitution des réformes aux prisons ordinaires.

Ce nouveau système de punition a fait diminuer les crimes dans l'étonnante proportion de 75 pour 100; heureux résultat qui témoigne hautement en faveur de la politique chrétienne de l'Équateur,

A l'exemple d'autres gouvernements, du nôtre en particulier, le gouvernement a fait appel au dévouement des Religieuses du Bon Pasteur d'Angers, pour coopérer à cette œuvre de réforme chrétienne; et la maison de Montreal a pris sur elle la tâche honorable de seconder les vues de la république espagnole.

En arrivant dans leur pays d'adoption, nos religieuses missionnaires ont été accueillies avec tous les égards et la bienveillance possible par l'Exeme Sor. Gabriel Gurcia Moreno, Président, Mgr. Checa, archevêque de Quito et son digne clergé.

Les amis du Bon Pasteur, en Canada, ne sauraient être indifférents aux procédés dont on use envers les religieuses de cet ordre; ils apprendront toujours avec bonheur que la catholique ville de Quito sait apprécier leur dévouement, leur accorder l'estime qu'elles méritent, et dont elles puisent l'esprit parmi nous. Nulle part, où il y a des âmes à sauver, ces saintes religieuses ne peuvent être regardées comme étrangères.

Elles partent du lieu de leur naissance, traversent les mers, et si on leur demande :

— Qui êtes-vous ?

— D'où venez-vous ?

— Que venez-vous faire ?

Elles savent répondre, comme elles l'on appris de leur vénérable Mère fondatrice :

— Nous sommes épouses du Bon Pasteur, Filles de Notre Dame de Charité, le Ciel est notre patrie, nous venons gagner des âmes à Dieu.

Après cela, si elles ont à souffrir, elles n'en sont pas surprises, on leur a dit :

— Préparez-vous à avoir des croix partout où vous irez.

— Ne vous étonnez pas si vous êtes crucifiées ; le démon est enragé contre les Religieuses du Bon Pasteur, parcequ'elles arrachent des âmes à l'Enfer.

A peine arrivées à Quito, nos jeunes missionnaires avaient à faire à Dieu le sacrifice de deux d'entre elles que les fatigues du voyage, et les fièvres emportèrent en peu de temps. C'était une épreuve bien rude dans les circonstances ; mais leur courage ne se laissa pas abatre. Bientôt quatre nouvelles sœurs de Montréal arrivèrent pour remplir les vides que la mort avait faits.

A ces traits, nos frères catholiques de Quito ont pu connaître les saintes et dévouées Religieuses que nous entourons ici de notre respect et de notre vénération.

Et, il y a déjà plus de deux siècles que ce saint Institut donne ainsi au monde l'exemple

de son dévouement et aux âmes les plus abandonnées les sollicitudes de sa charité.

L'établissement de la Communauté de Notre-Dame de Charité remonte, en effet, à 1641. Ce fut en Normandie, dans la ville de Caen, que la première maison fut fondée, par le célèbre Père Eudes. " Le pieux missionnaire, dit M. de La Roche-Héron, faisait des prédications qui portaient un ébranlement salutaire dans toutes les consciences, et il opéra ainsi une révolution dans la conduite de nombreuses personnes vivant dans le désordre, et pour les maintenir dans la ligne du devoir, il les réunit sous la surveillance de quelques saintes filles. Une femme de la classe onvrière, Madeleine L'Amy, donna l'exemple du courage chrétien nécessaire pour rechercher la société de celles que naturellement on voudrait fuir ; et une jeune personne de noble naissance, Mlle de Taillefer, fut la première à prendre l'habit de l'ordre nouveau au mois de Février 1645.

La communauté, autorisée par lettres patentes de Louis XIII, en 1642, fut approuvée en 1666 par le pape Alexandre VII, et en 1741, par Benoît XIV. " Elle a pris un grand développement.

Chose digne de remarque, ce sont les provinces où la pureté de mœurs est le plus exemplaire, qui ont parmi elles le plus de sujets pour surveiller avec compassion les victimes repenties de la fragilité humaine.

Cela est tout naturel : qui donc s'apitoiera sur ces pauvres âmes flétries, qui les guérira et les relèvera de leur abaissement, si ce ne sont les

cœurs purs et les âmes chastes ? Ne soyons pas effrayés du rapprochement : la blanche nymphéa élève sa corolle sans tache au dessus des eaux bourbeuses, elle les odore de ses parfums, mais elle n'en est pas souillée.

La Maison d'Angers fut érigée en Généralat, par le pape Grégoire XVI, et forma une nouvelle branche qui a ajouté au nom de Notre Dame de Charité, celui du Bon Pasteur.

En l'année 1828, la comtesse de Neuville, légua en mourant, une somme de 30,000 frs. pour fonder une maison du Bon Pasteur à Angers. La maison de Tours fournit cinq Religieuses pour cette fondation, et la Supérieure elle-même Mme Marie Euphrasie Pelletier, se rendit à Angers pour se mettre à la tête de l'œuvre. De 1833 à 1846 elle avait érigé quarante maisons de son Institut, celle de Montréal en était une.

C'est le 11 juin 1844 que les quatre reiligieuses fondatrices arrivèrent en cette ville.

A Montréal, comme à Québec et partout, le Bon Pasteur a fait le bien, et il a poursuivi son œuvre avec les résultats les plus consolants pour la religion. Dans ces dernières années surtout, il s'est développé d'une manière remarquable. Outre la fondation de Quito et de Lima, qui a suivi de près la première, le Bon Pasteur compte à Montréal et à St. Hubert trois maisons contenant 82 professes et 22 novices ou postulantes.

On y recueille dans les deux maisons de Montréal 173 pénitentes et réservées. Car il ne faut pas oublier que la vocation spéciale de

cette communauté est de convertir les femmes entrées dans une vie de désordre, et de préserver les jeunes personnes exposées à se perdre.

On concevra qu'il doit y avoir plusieurs catégories ou classes différentes dans cette communauté. Chacune d'elles a des salles et des cloîtres séparés, et est placée sous la surveillance et la direction d'une ou deux Religieuses.

Dans la communauté de Montréal, il y a des classes séparées pour les filles pénitentes, les enfants de la Préservation, celles de l'École de Réforme et de l'École d'Industrie.

Les Religieuses ont formé avec les plus régulières de leurs pénitentes une communauté à part, sous la règle de Ste. Thérèse; et ces *Madeleines* ont elles aussi leur cloître et leurs salles séparées.

L'historiographe des communautés religieuses du Canada, n'a pu s'empêcher de donner à l'œuvre du Bon Pasteur un témoignage tout particulier d'estime.

“ Nous sommes, dit-il, déjà touché du dévouement de ces chastes épouses de Jésus-Christ, qui se consacrent à apprendre aux enfants à connaître leur père qui est dans les cieux; ou qui s'étant privées pour elles-mêmes des saintes joies de la maternité, se font avec bonheur les mères et les servantes des orphelins, dont l'innocence plait à leur innocence.

Nous admirons celles qui se font les compagnes inséparables de la contagion et de la maladie, respirant, par prédilection, les miasmes fétides des hôpitaux, pansant les blessures saignantes, soutenant la décrépitude, surveillant

la folie ou la caducité. Mais que penser des Religieuses qui choisissent la compagnie des personnes les plus dégradées de leur sexe, afin de rapporter au bercail ces brebis égarées ; la vertu recherchant le vice, la pudeur sollicitant le dévergondage par charité, au lieu de fuir par cet instinct naturel à l'âme honnête ; et les plaies les plus repoussantes du corps ne demandent-elles pas moins de courage à soigner que la gangrène morale des cœurs ? Certes, nous serions touchés de croire les Dames du Bon Pasteur appelées dans l'autre vie à recevoir la plus grande récompense réservée au plus grand sacrifice, si nous ne savions que chaque institut religieux a un but spécial, également saint, également louable, et que la grâce divine envoie les vocations selon les besoins de l'Eglise et de l'humanité."

ALOYSIUS.

— 000 —

Trois étoiles sur l'horizon.

Rarement la main de Dieu s'est montrée plus visiblement dans les affaires de ce monde et dans la destinée des hommes, qu'à l'époque extraordinaire où nous vivons. Au moment où l'Europe occidentale vient de traverser les épreuves les plus amères, apparaissent sur son ciel orageux trois astres dont la vue remplit les âmes chrétiennes du plus doux espoir. Alors que des politiques vendus, des soldats sans honneur, des écrivains sans conscience parviennent à se constituer des partis, et à donner

aux causes injustes qu'ils défendent les trompeuses apparences du droit, Pie IX, Henri V et Charles VII surgissent, forts de la justice dont ils sont les champions, de la probité dont ils sont les modèles, de l'amour des nobles âmes dont ils sont les sauveurs.

Longtemps, il fut possible de méconnaître la mission providentielle de ces trois élus de Dieu, alors que Pie IX était encore assis sur son trône temporel, entouré de périls mais aussi de zélés défenseurs, que Henri V priait à Frohsdorf pour le bonheur de la France et que Charles VII commençait à connaître les Espagnols et à s'en faire connaître. Mais aujourd'hui que Pie IX, le front ceint de l'auréole du martyr, est à la fois la victime et le juge des gouvernements criminels qui ont causé sa chute ; aujourd'hui que Henri V, après avoir défendu avec un héroïsme merveilleux l'honneur et les principes de sa bannière blanche, a la consolation de voir à ses côtés son premier sujet, le comte de Paris ; aujourd'hui que Charles VII, à la tête de ces héroïques volontaires, parcourt les provinces qu'illustrèrent par leurs combats les vieux rois, ses ancêtres, est-il possible qu'un homme sérieux ne voit pas le rôle tout providentiel assigné à ces trois hommes ? Ils sont destinés par Dieu même à régénérer l'Europe, à y ressusciter les traditions antiques du courage, de l'honneur et de la foi, à humilier l'orgueil des Machiavels du nord. Dans les antres des " reptiles " révolutionnaires on observe, depuis un certain temps, une agitation extraordinaire, une étrange inquiétude,

comme s'ils prévoyaient que l'heure de la justice arrive enfin pour eux.

Ces symptômes, en effet, deviennent pour eux menaçants. Hier encore, Pie IX semblait abandonné du ciel et de la terre ; la France avec son Napoléon, était aux pieds de Bismark ; un fils de Victor-Emmanuel s'asseyait sur le trône de saint Ferdinand, tandis que Don Carlos ne pouvait compter, pour délivrer sa patrie, ni sur un soldat, ni sur un fusil. Et voici que Pie IX fait entendre à son ennemi ces paroles prophétiques : " je finirai par vaincre ; votre défaite est certaine ; " la France, remise déjà de la catastrophe de Sedan, voit s'éteindre la république, et son roi embrasser l'héritier de son trône à l'ombre du drapeau d'Henri IV ; Charles VII chaque jour accroît ses bataillons et se prépare, après maints glorieux combats, à livrer une grande bataille qui lui ouvrira les portes de Madrid. Cette marche parallèle de trois hommes, choisis par Dieu, en sa miséricorde, pour délivrer ceux qui croient en lui, est un fait assez remarquable pour remplir d'espoir le cœur des gens de bien, et faire trembler les méchants. Ames pusillanimes, ne doutez plus de la victoire. Fils de la révolution, ne doutez plus de votre fin.

— 000 —

La vie à Frohsdorf.

(Du *Courrier de Paris*.)

Le Comte de Chambord et sa femme se lèvent à six heures du matin, et entendent la messe.

Dans la journée, vers quatre heures, ils vont visiter le Saint-Sacrement.

Deux ou trois fois par semaine, ils communient.

Lorsqu'il vient de prendre une grande détermination, le comte de Chambord se rend en retraite dans un monastère, où il pratique avec ferveur et ne communique avec personne. Ces retraites varient de longueur selon les circonstances. Celle qu'il fit à l'issue de l'entrevue de Salsbourg, chez les moines de Puchheim, dura quatre jours.

La comtesse de Chambord affecte dans sa mise la plus grande simplicité, et porte volontiers des robes de laine sans agrément ni parure.

Une personne étant allée saluer les nobles personnages à Frohsdorf, pendant les négociations, le comte de Chambord la conduisit à la fenêtre de son appartement, et lui montrant le jardin de l'habitation, dit textuellement :

—Croyez-vous monsieur, que si j'avais voulu accepter le drapeau tricolore, j'aurais eu besoin de cultiver ce jardin pendant quarante ans ?

Cependant, il espérait que tout s'arrangerait et il est très exact que tous les préparatifs étaient faits, tout était prêt pour la cérémonie de l'entrée à Paris. La comtesse était moins confiante, et par précaution, veillait à ce que tout fût disposé pour un prompt retour à Frohsdorf.

Si l'opinion des moines de Puchheim peut-être d'un poids quelconque dans votre esprit, voici ce qu'ils pensent du comte de Chambord :
" Quel bonheur pour les Français d'avoir un roi si pieux C'est un saint ! "

Noce d'Or.

9 Novembre.

A l'occasion du 50ème anniversaire de prêtrise du Rév. M. F. X. Baillargé, un grand dîner a été donné, hier, chez les MM. du Séminaire de Québec.

Plusieurs prêtres qui pour la plupart furent élèves du vénérable prêtre dont on célébrait les nocés d'or, assistaient à cette réunion intime. Son Excellence le Lieutenant Gouverneur Caron, M. Vital Têtu, tous deux confrères de classe du héros de la fête, MM. L. G. Baillargé, Charles Baillargé, et M. Berthelot avaient été invités à ce banquet de l'amitié.

M. Baillargé a chanté le salut à la chapelle du Séminaire. MM. Saxe et Lagueux remplissaient les fonctions de diacre et sous-diacre.

Un *Te Deum* solennel fut chanté pour remercier Dieu d'avoir accordé la faveur de cinquante années de sacerdoce à cet élu du sanctuaire.

C'est avec bonheur que le public a revu M. Baillargé. Sa santé quelque peu chancelante, s'est de beaucoup améliorée, et Dieu nous le garde pour de nombreuses années.

Voici les noms des confrères de classe de M. Baillargé tels que les a recueillis, dans les archives, un infatigable travailleur, le regretté M. Laverdière.

Amyot, Cyr. Baillargé, Béland, Caron, R. E. E. Drolet, F. X. Drolet, Gas. Drolet, Ant. Fraser, Jos. Fraser, J. B. Grenier, Jos. Lagueux, Donald McDonald, Joseph Measam, Ant. Montmigny, Et. Ed. Parent, Chs. Planté, Julien Saillant, Elie

Sirois, F. X. Tessier, Vital Têtu, Darley Woolsey. Tous ses élèves étaient sortis du séminaire en 1823.

Les survivants sont : Son Excellence le Lieut. Gouverneur Caron, Rév. F. X. Baillargé, Elie Sirois, Vital Têtu, et Julien Saillant.

— 000 —

Un protestant converti par Notre-Dame-de-Lourdes.

Un protestant originaire d'Amérique, et qui réside en France, vient de recevoir la grâce insigne de la vraie foi, en présence de la grotte de Lourdes.

Depuis longtemps, il se sentait mal à l'aise dans le protestantisme, et souvent il désertait le temple pour assister aux offices de l'église. Mais de là à se faire catholique, il y avait pour lui un abîme, attendu que, par suite de préjugés, et d'ignorance, il ne pouvait croire. Il avait aussi une répugnance extrême pour le chapelet. Sur ce, un pèlerinage s'organise dans la ville qu'il habite ; il se fait pèlerin. Arrivé à Lourdes, les dispositions de son âme se transforment en un instant, sans qu'il sache pourquoi ni comment.

La vertu de la foi lui est accordée par Notre-Dame-de-Lourdes avec une telle force, qu'il croit tout le dogme catholique, non-seulement sans hésitation, mais par un entraînement irrésistible. Il court vers une marchande de chapelets, et le chapelet ne quitte plus ses mains pendant tout le reste du pèlerinage.

Cet heureux converti, fidèle à la grâce, s'est retiré dans un monastère, pour se préparer à faire son abjuration.

— 600 —

Puissance du prêtre en progrès agricole.

Il y cinq ans et aujourd'hui.— Vers cette époque venait, dans le petit village de X....., un nouveau curé. L'arrivée d'un nouveau venu dans une petite localité, et surtout celle d'un curé, donne toujours lieu à une foule de commentaires, bienveillants de la part des uns, hostiles de celle des autres.

Le bon village de X..... n'était pas très-avancé à cette époque, et bientôt les *allures incompréhensibles* du nouveau curé mirent toutes les langues du pays en abois.

D'abord M. le curé cultivait son jardin lui-même, aidé de son sacristin, et faisait une culture *inconnue dans le pays* !!! La culture Gressent !.....

C'est bien drôle, disaient les bienveillants, de voir M. le curé tailler ses arbres, soigner son potager, et faire tout cela d'une manière opposée à ce qui se fait dans le pays ! Enfin, il y a peut-être du bon dans tout cela....., mais c'est bien drôle !

Les *savants* en culture haussaient les épaules, et disaient : Ca fait pitié ! Un curé tailler des arbres au rebours de tout le monde ; cultiver *de la légume* que personne ne connaît, et pas comme nous ! Il récoltera des fagots sur ses arbres, des orties et de la mauvaise herbe dans ses planches.

Ce fut bien autre chose quand on vit le curé se promener assez souvent et choisir pour but de promenade les contrées les plus arides du pays, traverser les endroits incultes, s'y arrêter de distance en distance, en agitant les bras ! C'était le comble ; il n'y avait plus de frein aux suppositions.

Les *biensveillants* étaient forcés d'avouer que leur curé possédait toutes les vertus nécessaires pour faire un prêtre modèle, mais que, pour ce qui était en dehors de son ministère, il était atteint de monomanie.

Les *esprits forts* (il y en a partout) étaient convaincus que les gestes du curé avaient pour but d'attirer la grêle, et tremblaient pour leurs récoltes.

La grêle n'étant pas venue, et le nouveau curé ayant récolté de beaux et bons fruits, et d'excellents légumes dans son jardin, et surtout secourant largement les nombreux pauvres de sa paroisse, les bonnes et mauvaises langues du pays, exténuées, prirent le parti de se reposer ; et l'orage s'apaisa.

Cinq ans plus tard, l'évêque s'arrêta, dans une de ses tournées, chez notre excellent curé. La réception fut splendide, le dîner surtout, auquel rien ne manquait.

Après le repas, l'évêque surpris d'une telle réception, prit le curé à part et lui dit : " Mon cher curé, comment faites-vous donc pour recevoir votre évêque d'une façon si princière ? Vous n'avez pas de patrimoine ; vous êtes pasteur d'un bien pauvre village ; je connais trop votre prudence et votre piété pour supposer que vous

faites des dettes. Comment faites-vous ? Je serais heureux de voir vos confrères connaître votre secret.

—Rien de plus simple, Monseigneur ; je suis dans l'aisance, et mes paroissiens qui m'ont imité ne sont plus pauvres.

“ Lorsque je suis arrivé ici, j'ai introduit les cultures Gressent dans le jardin du presbytère, afin de m'approvisionner, et d'avoir de bons légumes à donner aux malades et aux pauvres. Leur nombre était si grand, que mon pauvre jardin ne pouvait y suffire.

J'ai dû chercher une autre ressource : j'ai cultivé les abeilles ! Il existait dans le pays une foule de terrains abandonnés, ne produisant que des ronces ou des chardons ; j'eus la pensée d'y jeter, dans mes promenades, les graines des plantes favorites des abeilles ; j'ai réussi, et en peu de temps, j'ai pu donner à mon rucher une importance assez grande, pour que son revenu suffît à soulager toutes les misères de mes paroissiens.

“ Les commencements ont été difficiles ; on s'est beaucoup moqué de moi, mais j'ai persévéré. Aujourd'hui, je suis récompensé de mes efforts : il n'y a plus de pauvres dans le village

“ On a reconnu la supériorité de mes produits et la puissance de la culture que j'ai introduite dans le pays. On a imité, et bientôt, grâce aux greffes, aux semences et aux essaims que j'ai donnés, mes paroissiens portent au marché des fruits excellents, de bonnes légumes, assez de miel et de cire pour trouver l'aisance dans un travail qu'ils ne soupçonnaient pas.”

J'ai promis à ce vénérable curé l'anonyme le plus complet, pour ménager sa modestie, je l'ai même gardé pour son évêque, dans la crainte de le faire découvrir. J'ai tenu ma parole, mais je n'ai pu résister au désir bien légitime de donner la publicité de mon Almanach à sa noble action. C'est l'exemple du bien; il est bon à propager; il trouvera des imitateurs, je n'en doute pas.

Travail, savoir et persévérance, c'est bien simple, trop simple peut-être pour être pratiqué, mais c'est le seul et infailible chemin qui conduise sûrement, sinon à la richesse, au moins à l'aisance, et toujours à la considération

NECROLOGIE.

Le Rév. Pierre Henri Harkin était né en Irlande, le 26 Novembre 1810. : il vint au Canada à l'âge de 6 ans et fit ses études à Nicolet, où il eut pour compagnon de classe le Rév. Charest, curé de St. Roch. Il fut ordonné prêtre à Québec, le 2 septembre 1838. Vicaire à St. Roch de Québec, il fut ensuite missionnaire à Sherbrooke, et devint plus tard chapelain de la Garnison et des Hopitiaux militaires de Québec. Il passa deux ans à Toronto comme procureur de l'Evêché, revint à Québec, en 1850, où il demeura comme procureur de l'Archevêché, jusqu'en 1855. Il fut alors nommé curé de Sillery, après avoir été le desservant de cette paroisse les 3 ou 4 années précédentes. Il est mort samedi, 29 courant, à minuit moins un

quart, d'une congestion de poumons. Il avait dit la messe le matin, confessé une partie de l'après-midi, et le soir il prépara, comme d'ordinaire, le sermon du lendemain.

La mort subite de son pasteur vénéré a frappé d'une profonde douleur toute la population de Sillery. Il n'est personne qui ne fasse le plus bel éloge de ses vertus. Comme un digne soldat de la croix, il est tombé sur le champ de bataille, et la mort l'a surpris travaillant à la vigne du Seigneur.

MM. les membres de la Société Provinciale des messes sont priés d'offrir le Saint Sacrifice pour le Révd. Monsieur Pierre-Henri Harkin, décédé le 29 Novembre dernier.

M. Harkin était membre de la Société Ecclésiastique de St. Michel.

H. TETU, Ptre.,
Sous-Secrét.

Archevêché de Québec, 1 déc. 1873.

Nous apprenons avec beaucoup de regret la mort de Émile Dubé, écrivain, M. D., arrivée à la Rivière-du-Loup, en bas, à la résidence de son père, le Dr. Dubé, il y a quelques semaines.

Le Dr. Dubé n'était âgé que de 26 ans et n'était par conséquent qu'au début de sa carrière professionnelle. Il avait fait son cours d'études au collège Ste. Anne, où il avait obtenu de nombreux succès, et entra à l'Université-Laval, où il couronna ses études par un examen brillant, qui lui valut les honneurs du Doctorat en Médecine.

Il dut ces succès à la fois à ses remarquables talents, et à son application constante à l'étude. C'était un caractère fortement trempé, doué d'une rare énergie, et d'une grande force de volonté, dont il a donné de nombreuses preuves dans la longue maladie à laquelle il vient de succomber. Atteint de phtisie pulmonaire, dès sa sortie de l'Université-Laval, il put exercer sa profession qu'il aimait passionnément, et à l'étude de laquelle il avait consacré son temps, son énergie et sa santé.

Ses anciens compagnons d'étude regretteront en lui l'ami franc et sincère, le camarade joyeux, et l'un des plus brillants sujets parmi la jeunesse qui vient de faire son entrée dans le monde.

Nous offrons nos vives sympathies à sa famille.

Les étapes d'un pèlerin. (Suite.)

—
LETTRES DE LOURDES.

Pèlerinage national du 8 septembre 1873.

I

Lourdes, 9 septembre.

La France est en ce moment, à la lettre, le chef de file et le guidon du catholicisme : la France et l'Église se confondent dans le respect et les espérances des croyants. Elles se confondent aussi dans la haine et les attaques des impies, à tel point que beaucoup de Français oublient qu'ils sont Français et passent à l'ennemi en haine de l'Église, tandis que tous les catholiques de la terre se rapprochent de la France comme du champion qui doit les représenter et les défendre tous.

C'est là un grand honneur pour nous, et le recouvrement de la meilleure part de la gloire et de l'influence séculaires des ancêtres.

Vaincue, humiliée, gisante, la France se relève et se met à la tête des nations, parce qu'elle se met par les pèlerinages à la tête du mouvement catholique et du catholicisme. Sa foi nouvelle pare notre patrie de rayons nouveaux et de nouvelles couronnes. Le monde a les yeux sur nous et nous regarde comme au temps de nos plus brillantes splendeurs, les uns pour nous applaudir et nous suivre, les autres pour nous insulter et nous barrer le chemin. Descendue au dernier rang par ses fautes et ses excès, la France remonte au premier par les actes religieux qu'elle accomplit à la face de l'univers.

Par une conséquence absolument contraire à toutes les lois humaines, la défaite de la France catholique a fortifié le catholicisme et relevé la France par le catholicisme, tandis que la défaite de la Prusse protestante eût tué et tuera peut être le protestantisme.

Nous ne sommes encore qu'au premier acte : Un choc d'où la vie ou la mort va sortir, paraît imminemment entre l'Eglise et la Révolution sous ses formes diverses, la France, qui depuis si longtemps est la fille aînée de la révolution, va-t-elle redevenir enfin la fille aînée de l'Eglise ? Tout est là : son avenir, l'avenir de l'Europe et de l'univers entier dépendent du choix qu'elle va faire. Ce prodigieux mouvement religieux auquel nous assistons et les grâces providentielles qui lui répondent permettent d'espérer que la Miséricorde divine, ramenée par nos prières, a pris parti pour nous, et que l'éclatante victoire du catholicisme prédite par de Maistre sera bientôt un fait accompli.

Chacun, en opérant la restauration et remportant la victoire sur lui-même, prépare la restauration générale et la victoire de l'Eglise.

Vous connaissez, monsieur, l'objet et la portée du

nouveau pèlerinage de Lourdes dont j'entreprends de vous parler. Le mémorable pèlerinage du 6 octobre 1873—*Manifestation de foi et d'espérance de la France envers Notre-Dame de Lourdes*—avait pour but d'intercéder, tout le monde s'en souvient la sainte Vierge en faveur de la France abattue, et de rendre par elle Dieu propice à nos misères. L'élan véritablement miraculeux qui jeta la France aux pieds de Notre-Dame de Lourdes est un des événements les plus considérables du siècle, de même que les fruits divins qu'il a portés tout dans le domaine des âmes qui dans celui des faits, restent comme la meilleure consolation du présent et la meilleure espérance de l'avenir. Ce grand acte devait avoir pour complément le pèlerinage qui vient de s'accomplir.

La France avait promis des orgues à Notre-Dame de Lourdes ; la France a rempli sa promesse en offrant solennellement des orgues à Notre Dame.

Tel est le caractère et la destination de la cérémonie imposante à laquelle toute la France était conviée et qui s'est célébrée pendant les fêtes de la Nativité.

L'année dernière j'eus la bonne fortune de raconter à des lecteurs chrétiens les impressions vivifiantes du premier pèlerinage.

Les quelques pages que je vous envoie compléteront ce premier récit, comme la manifestation d'hier achève celle de l'année passée.

II

Avant d'aborder mon sujet, je dois m'arrêter sur divers changements réalisés à Lourdes depuis l'automne dernier et qui méritent d'être signalés. Tous portent sur la grotte, la chapelle et les lieux environnants.

Le chemin qui conduit de la ville à la grotte forme aujourd'hui une rue véritable, entièrement garnie d'étalages et de boutiques d'objets pieux. Frappée de l'extraordinaire et croissant concours des

pèlerinages, la spéculation a tenté d'en tirer profit, et a parfaitement réussi. Cette préoccupation de lucre, surgissant au milieu de circonstances si peu terrestres, choque beaucoup de gens. Je ne veux ni la blâmer ni la louer ; je la constate seulement, ajoutant qu'il était bien difficile d'empêcher les marchands de se mêler à de tels événements, et que les pèlerins auraient été les premiers déçus et les premiers à réclamer s'ils n'avaient pu satisfaire leur curiosité et leur désir d'emporter un souvenir des impressions qu'ils goûtent et des manifestations auxquelles ils prennent part.

La piscine a été l'objet d'utiles améliorations qui facilitent singulièrement les besoins de dévotion. Une partie de l'eau a été détournée, et conduite par un canal latéral elle jaillit maintenant d'une douzaine de robinets presque toujours abandonnés aux foules. Ce détail très important au point de vue du mouvement et de l'ordre des pèlerinages, puisqu'il permet de contenter, sinon complètement, du moins beaucoup mieux que par le passé, la pieuse avidité des multitudes, l'est encore beaucoup au point de vue de la réalité et de l'apologie du fait de l'apparition divine. Cette boue liquide dont Bernadette, sur l'ordre de la sainte Vierge, essayait vainement de boire, est devenue une source abondante, visible à tous les yeux, qui alimente aujourd'hui une large piscine, un grand nombre de fuyants, et se répand à toute heure par des milliers de récipients, dans tous les lieux du monde, sans s'épuiser jamais. Ces robinets sorvent à remplir d'une façon presque ininterrompue des vases de toute espèce, et ne suffisent pas toujours à calmer l'impatience des solliciteurs, ni à prévenir la presse. La piscine est plus spécialement consacrée, comme piscine de l'Écriture, aux ablutions des malades.

Tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour, la fontaine est occupée par des infirmes, des impotents, des estropiés, accompagnés de parents et d'a-

mis, et rien n'est émouvant comme la vue des prières que les uns et les autres adressent à Dieu et à Notre Dame pour obtenir leur guérison.

Toutes les malades ne guérissent pas : assez guérissent pour attester la toute-puissance et la bonté divines. Mais tous prient avec une simplicité et une ardeur qui rappellent les plus beaux âges de foi, et frappent profondément.

J'ai assisté à l'une de ces scènes, et j'en ai conservé le plus vif souvenir.

Une vieille dame paralytique était sur les degrés de la piscine. Étendue sur un brancard, entourée d'enfants et de serviteurs, elle tendait les mains au ciel et proférait les plus ferventes supplications. Les siens se joignaient à sa prière, et après eux la foule, considérable en ce moment, s'agenouilla et s'unifiait d'elle-même à la famille. Un prêtre debout à côté de la malade psalmodiait les versets, et tous représentaient en chœur : Notre-Dame de Lourdes, priez pour elle !

Peu à peu, l'attente, et l'anxiété, la douleur et les vœux redoublèrent. " Mère, mère !—Et ces invocations dolentes, commencées d'abord sur un ton discret et bas, s'élevèrent insensiblement sous le coup de l'émotion générale, et montèrent vers le ciel, comme une clameur de naufragés. Le bruit du torrent se brisant sur le roc-faisait à cette poignante incantation un étrange accompagnement. Beaucoup pleuraient : tous étaient vivement intéressés. Je n'ai jamais si bien compris ni goûté les douceurs de la charité et de la solidarité chrétiennes, que devant ce spectacle, qui confondait dans un même sentiment et une même intercession tout un peuple pour le salut d'un seul. Aucun d'entre nous ne connaissait son voisin, le hasard nous rassemblait à cette heure, en ce lieu, de tous les bouts de la France : nous ne formions tous qu'une même famille cherchant à faire violence, pour l'un de ses membres, au chœur du Père.

La paralytique ne fut point guérie du moins en ma présence ; mais elle garda de son infructueuse tentative, ainsi que chacun d'entre nous, une conclusion reconfortante qui valut peut être à son âme plus de bien que la guérison n'en eût pu procurer à son corps.

III

Le calvaire est la nouveauté la plus intéressante inaugurée à Lourdes. On l'a tracé sur la montagne qui surplombe la grotte ; en attendant que de petits oratoires en marquent les stations, les pèlerins aiment à le gravir et à se rapprocher ainsi de la Mère qu'ils viennent invoquer. Au sommet de la montagne on découvre un beau point de vue : la vallée s'abaisse et remonte à vos pieds ; la ville s'étage, le fort couronne la crête qui domine la cité ; derrière et sur la droite, les Pyrénées entassent leurs glaciers étincelants et leurs cimes pointues.

Le calvaire fait le tour de la montagne. Parti de la chapelle, il ramène à la chapelle ; une croix gigantesque supportant un christ de 5 ou 6 mètres d'élévation, en fonte blanche, se dresse sur le versant et fait du bas, un effet saisissant. La victime étend ses bras pour embrasser la terre et l'élever vers le ciel. Elle se rapproche du Père pour mieux obtenir le pardon et réconcilier les hommes avec lui. Intermédiaire entre le ciel et la terre Dieu et les hommes, le Christ semble ici remplir matériellement son rôle, et apparaît suspendu entre les deux parties, l'enfant coupable et le Père offensé : afin d'apaiser le premier, de ramener le second, et de les jeter dans les bras l'un de l'autre. Fils du Père, et frère de l'enfant, il n'use de son tout puissant crédit que pour détourner la colère de l'un, provoquer la résipiscence de l'autre, et rétablir enfin l'union dans la famille.

(à continuer.)